

«J'ai le luxe de pouvoir refuser 99% des œuvres proposées»

MARCHÉ DE L'ART Ancien de chez Christie's, où il avait notamment piloté la mise en vente du «Salvator Mundi» de Léonard de Vinci, le Genevois a lancé en juin Fair Warning, une application de vente en ligne

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC TARIANT

Ancien vice-président du département d'art d'après-guerre et contemporain chez Christie's, connu pour ses ventes curatées et les records qu'il a décrochés, Loïc Gouzer a lancé au mois de juin dernier Fair Warning, une application mobile de vente aux enchères d'œuvres d'art. Il y propose chaque semaine une seule et unique pièce à des collectionneurs triés sur le volet.

Quels objectifs poursuivez-vous en lançant Fair Warning? J'ai toujours aimé prendre des risques, secouer le cocotier et lancer de nouvelles formules expérimentales. L'idée est de poursuivre les ventes curatées que je faisais chez Christie's en proposant à la vente uniquement les artistes auxquels je crois et les œuvres que j'aime. Avec Fair Warning [du nom de la formule prononcée par l'*auctioneer* juste avant l'adjudication en guise de dernier avertissement], je m'offre le luxe incroyable de refuser 99% des œuvres que l'on me propose. Avoir un tableau par semaine laisse le temps aux collectionneurs de se concentrer. Nous avons vendu, à ce jour, dix œuvres d'art, dont un tableau de Basquiat parti pour près de 11 millions de dollars, le prix

le plus élevé obtenu sur une application. Les œuvres restent sur l'application pendant une semaine. Et tous les jeudis à 17h, heure de New York, et 23h, heure de Genève, les collectionneurs peuvent entrer dans la salle des ventes virtuelle. La vente se déroule sur l'application et ne dure que quelques minutes.

«La vente se déroule sur l'application tous les jeudis et ne dure que quelques minutes»

Qu'est-ce qui fait un bon «auctioneer»? Le métier de «business getting» qui était le mien chez Christie's repose pour une grande partie sur l'expertise. Il faut être capable d'obtenir le maximum d'informations sur le marché de l'art. Il y en a peu et elles sont difficiles à obtenir. Il faut aussi beaucoup d'instinct pour essayer d'anticiper les inflexions, les changements de pression météorologiques du marché.

Qu'avez-vous apporté de nouveau chez Christie's pendant ces sept

années de collaboration? Je me suis efforcé d'affiner la présentation des catalogues, l'accrochage, la façon dont on expose les œuvres, mais aussi les éclairages, auxquels j'attache beaucoup d'importance. Pour attirer l'attention des collectionneurs, j'ai pris beaucoup de plaisir à mettre en œuvre des campagnes de marketing humoristiques. Pour la première vente que j'ai organisée, j'ai engagé un skater professionnel qui a évolué dans les locaux de Christie's à New York, donnant ainsi une dynamique à l'exposition qui précédait la vacation.

J'ai beaucoup misé aussi sur les vidéos. Pour créer l'événement et magnifier le *Salvator Mundi* de Léonard de Vinci, que nous nous apprêtions à vendre aux enchères en 2017, j'ai engagé une des plus importantes boîtes américaines de publicité. Cela a donné une vidéo très forte et émouvante, *The Last Da Vinci*, qui ne montrait pas le tableau lui-même, mais, grâce à des caméras placées sous celui-ci, les réactions des clients venus découvrir, fascinés, l'œuvre dans nos locaux. J'ai utilisé les réseaux sociaux, ce qui se faisait peu à l'époque. Il y a aujourd'hui énormément de nouveaux acheteurs et les collectionneurs sont de plus en plus jeunes.

INTERVIEW



Au pupitre, Loïc Gouzer orchestre en 2017, chez Christie's à New York, la vente aux enchères de «Salvator Mundi». L'œuvre de Léonard de Vinci avait été adjugée 450,3 millions de dollars. (ILYA S. SAVENOK/GETTY IMAGES)

Vous êtes aussi connu pour avoir bousculé le schéma classique des grandes ventes en introduisant des vacations curatées... J'ai mis sur pied, en effet, mes propres ventes à thème dans lesquelles je ne sélectionnais que les œuvres que j'aurais aimé posséder. Je mettais les pièces en relation les unes avec les autres de telle sorte qu'il y ait un fil conducteur. En mai 2015,

par exemple, j'ai voulu avec la vacation «Looking Forward to the Past» montrer les influences de grands maîtres impressionnistes et modernes sur des œuvres d'art contemporain. Cette vente a atteint un produit total de 705 millions de dollars et décroché de multiples records, notamment pour le Picasso *Les Femmes d'Alger*, qui a culminé à 179 millions de dollars. J'avais l'habitude de recourir, dans ces ventes, au système des garanties qui assurait un prix minimum aux vendeurs et me permettait ainsi de décrocher des pièces importantes.

Quelles sont, à vos yeux, les évolutions qui ont le plus marqué le

«Un tableau de Basquiat est parti pour près de 11 millions de dollars, le prix le plus élevé obtenu sur une application»

marché de l'art depuis une dizaine d'années? Comme dans beaucoup d'autres secteurs marchands, tout s'est accéléré. Les goûts des nouveaux collectionneurs évoluent désormais très rapidement. Il leur fallait vingt ans, il n'y a pas si longtemps, pour passer des impressionnistes à l'art contemporain. Aujourd'hui, il n'est pas rare que de tels changements s'opèrent en l'espace de quelques mois. De même, la progression de la cote des artistes, de 100 000 à 1 million de dollars

par exemple, s'étalait généralement sur une décennie. Contre quelques saisons désormais.

Etes-vous parvenu à sensibiliser les acteurs les plus influents du monde de l'art à la cause environnementale, qui vous est chère? Je fais ce que je peux avec les moyens du bord. Mon métier m'amène à être en contact avec un certain nombre de gens très fortunés. Je profite de la situation pour leur casser les pieds afin qu'ils se réveillent et s'engagent en faveur de l'environnement. «Eleventh Hour», la vente de charité que j'ai réalisée en 2013 en association avec l'acteur Leonardo DiCaprio et au bénéfice de sa fondation visant à sauvegarder les espèces animales en danger, a permis de lever 38 millions de dollars.

Je tente de convaincre mes clients qui ont vendu une œuvre à un prix élevé de transférer une petite fraction de leurs gains à des ONG environnementales. J'aimerais que Fair Warning devienne un instrument de levée de fonds en faveur de ces causes. ■

A Genève, la danse exalte ses révolutions

EXPOSITION Ancien directeur du Centre culturel suisse à Paris, Olivier Kaeser salue le pouvoir subversif des danseurs dans «Dance First Think Later», au Commun-Bâtiment d'art contemporain. Malicieux et stimulant

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmiff

Elle vous tente, la mignonne. Accrochée à son balcon en cuivre, elle attend des mains audacieuses. Et un corps prêt à tout pour l'honorer. De quoi parle-t-on? D'une jupe, pardi, en coton, soie et satin bio, qui fait ces jours la joie de la visiteuse et du visiteur, au Commun, Bâtiment d'art contemporain, à Genève. Cet habit de derviche est l'œuvre du plasticien Alex Cecchetti. Avec ses coulures mordorées et son slogan imprimé – «The force of gravity is nothing but a stupid name for love» –, elle respire la liberté, tout comme ses sœurs, elles aussi à portée de doigts.

Jeu de piste

«Vous pouvez en choisir une et tester vos aptitudes à tourner comme un derviche, elles sont là pour ça», sourit le Genevois Olivier Kaeser. L'ex-codirecteur du Centre culturel suisse à Paris est le concepteur de *Dance First Think Later*, célébration du geste, à condition qu'il soit facétieux,



Les visiteuses et visiteurs de l'exposition «Dance First Think Later» sont invités à se glisser dans des jupes de derviche, œuvres d'Alex Cecchetti. (EMMANUELLE BAYART)

perturbant, joueur, bref, subversif, fût-ce en mode mineur.

«Au départ, je voulais faire écho à l'inauguration du Pavillon de la danse, ce théâtre porté par l'Association pour la danse contemporaine, que tout le milieu attend depuis des années. Pour cause de Covid-19, son ouverture n'a pas pu avoir lieu fin août. J'ai décidé de maintenir mon projet, d'autant qu'il engage d'autres acteurs, le Cinéma Sputnik, le Musée d'art et

d'histoire, le Mamco et La Bâtie – Festival de Genève.»

Mais la danse est-elle vraiment faite pour être exposée? Olivier Kaeser prouve que oui, malgré l'absence regrettable de textes d'accompagnement développés. Sa dramaturgie, austère à première vue, est un jeu de piste où la malice de l'un chasse la gravité de l'autre.

On s'attarde un instant au rez-de-chaussée. La danseuse et chorégraphe genevoise Marie-Caro-

line Hominal cohabite avec les papiers peints spectaculaires de la plasticienne italienne Marinella Senatore. On découvre la première sur petit écran, filmée par ses propres soins dans son studio. Elle se dévoile en morceaux choisis, cachée en partie derrière une toile. Un trou ici, et c'est son visage qui pointe. Un autre encore et c'est un sein qu'on devine. A cette économie du désir mutine s'opposent les figures fortes de Marinella Senatore, marcheuses sur le front de la protestation.

Miroir colossal

Dance First Think Later est, à sa façon éclectique, un révélateur: il montre comment, ces vingt dernières années, des artistes ont fait de la danse un vecteur de liberté, l'espace d'un renversement de perspective, la possibilité d'un élargissement de la pensée. Tout ici invite à voir grand. On passe au premier étage pour s'en convaincre. Et on tombe sur sa propre image: le plasticien Olivier Mosset a conçu un immense miroir, 15,6 mètres de large, sur 2,70 de haut. Avec une barre fixe, sur toute la longueur, comme au studio.

Dans cette halle, tous les mouvements sont autorisés, à condition qu'ils débordent. Des écrans géants en offrent un florilège. Un exemple? *Les Indes galantes*,

l'opéra-ballet de Jean-Philippe Rameau, un classique du XVIIIe siècle. On s'assied sur un banc pour goûter à l'histoire de la belle Emilie, captive du pacha Osman. Sauf que dans cet extrait, le jeune chorégraphe Clément Cogitore préfère le cuir et les capuches des danseurs de Krump, l'ivresse d'un simulacre de castagne, aux froufrous des Lumières. Sur un autre écran, c'est une Brésilienne qui hulule des hanches et s'envole, ombrelle au vent, sur le toit d'un immeuble. Elle danse le frêvo, une fièvre du nord du pays.

Des petits pas qui changent la vie. Olivier Kaeser a imaginé des prolongements, au Cinéma Sputnik, comme au festival La Bâtie. A la Salle des Eaux-Vives, dimanche 13, l'artiste chypriote Christodoulos Panayiotou inventorie mille et une façons de s'éteindre en scène, classiques, tragiques, burlesques. Ce *Dying on Stage* dure six heures, avec entracte. La chanteuse Dalida est de la partie. On a vu la version brève – deux heures et demie – et on a été emporté. Presque aussi affolant qu'une jupe de derviche. ■

Dance First Think Later, Le Commun-Bâtiment d'art contemporain, à Genève. Jusqu'au 13 septembre, artsperto.ch

Expositions

Art en Vieille-Ville à Genève

Au programme de cette 27e édition des vernissages communs d'Art en Vieille-Ville, 16 expositions dont une dédiée à Hermann Nitsch, figure majeure de l'actionisme viennois. Les vernissages auront lieu le 24 septembre de 16h à 21h. Une journée portes ouvertes se tiendra le 26 septembre de 11h à 17h. LT

PUBLICITÉ

ANTIQUAIRE ACHÈTE CHER

Manteau de fourrure en tout état, robe de soirée, chaussures, sac à main de marque vintage, vaisselle, verre en cristal, briquet de marque, vieux vin, pendule, argenterie, montres, pièces de monnaie, statues, tapis anciens, art africain, asiatique, piano, billard, meubles anciens et modernes et beaucoup d'autres choses.

MR HEITZMANN
078 305 15 89